

“ Le désirable et le sublime ”

un film de José BÉNAZERAL



Lorsque le rideau tombe sur ce film insolite, toute une série de questions se présentent à l'esprit, dont l'une domine toutes les autres ou plutôt conditionne la réponse qu'on leur apportera ! Mais qu'est-ce donc que le cinéma ? Quel est son but profond ? Existe-t-il une unité artistique entre ces deux paroxysmes de l'œuvre qui sont d'instruire ou de distraire ? Et si tel est le clavier qu'il prétend toucher, suivant son humeur ou son inspiration, à moins que ce soit en rapport avec la conjoncture, on peut alors poser une question supplémentaire ! Est-ce que le cinéma possède vraiment les moyens de construire cet ensemble en lui conservant l'harmonie et la rigueur que l'art exige de celui qui le sert ?

Avec le film de José Benazeral, nous sommes au cœur du problème. Dans « Le désirable et le sublime », le récit l'emporte sur l'image, même si l'image est splendide. Le récit a en lui-même une valeur propre de réflexion philosophique dont la qualité est certaine, l'image est en elle-même un document qui se suffirait pour justifier le cinéma dans une de ses propositions. Le but, c'est de coller les effets dramatiques de l'image sur les hauts moments de réflexion, comme on colle une suite de notes pour souligner un vers. Le problème est de savoir si les rapports entre le récit et l'image, la subordination de celle-ci à celui-là répond à ce que le spectateur, qui en fin de compte jugera, attend de cette vaste machinerie qu'on nomme un film. Si la réponse est « non », le cinéma est spectacle ; si la réponse est « oui », le cinéma est un art.

Ce problème posé — et auquel je ne m'aviserai pas de donner une réponse — voyons le film.

Le thème n'est pas nouveau, même si l'argument qui le noue est renouvelé. Dans une île où un couple s'est retiré loin d'un monde qu'il condamne, un visiteur aborde. Ce sont alors les réalités qui conditionnent l'homme dans la société, qui viennent rompre cet isolement qui pourrait d'ailleurs prendre un autre caractère que celui imaginé par le scénariste et qui symbolise cet isolement d'une partie de l'humanité qui refuse d'être concernée par autre chose que par son environnement sensoriel.

Le dialogue est dramatique. Le mot emprunté à la littérature tragique, André Breton l'aurait aimé pour ce qu'il doit aux visions fantastiques du père Hugo. Car le dérisoire qui est représenté par ce poste de télévision qui, inlassablement égrenne les lieux communs des candidats à la Présidence de la République, évoque l'insolite qui, par-delà le drame, marque l'évocation hugonienne et prend sa source réelle dans le théâtre de parvis du Moyen Age gothique.

Mais ce qui, à mon avis, symbolise mieux le projet, c'est la femme. Elle est là, au milieu du débat, qu'il soit purement intellectuel ou qu'il soit symbo-

lisé par l'auteur à travers les journées de Mai ou le fait Hipple. Elle s'offre ou on la prend. En tout cas l'homme qui pense ou l'homme qui agit l'évoque constamment. L'auteur en a conscience et, par l'artifice, dédouble son personnage qui parle ou écoute et en même temps évoque dans son subconscient l'objet réel de son effort. Nous sommes en plein dans le surréalisme, un surréalisme qu'aurait moins apprécié Breton qui avait sur la femme et ses rapports avec l'homme des idées bien arrêtées. Ces séquences de l'évocation intérieure de l'être nous vaut des images érotiques splendides qui nous enseignent une fois de plus sur la chasteté du nu comme de l'acte sexuel, qui ne se dégrade qu'à partir de l'imaginaire créé, ainsi que nous l'a appris Bataille, par l'interdit.

Les dernières images nous montrent à la fois, l'objet qui est la femme projetée hors du cercle et les hommes apaisés devant un horizon infini.

Lorsqu'on se lève, le cerveau un peu embrouillé, un peu déséparé peut-être, on se sent conduit à chercher un parrainage à cette œuvre touffue. Il me semble que, pour ma part, je l'ai trouvé dans la grande leçon du Miller de La Tropicque du Capricorne. Le sexe est là, présent, même lorsqu'il se masque, même lorsqu'on le nie et surtout lorsqu'on le nie, et, enfin de compte de sa présence jaillit à la fois l'être et sa spiritualité. Il est fécondité mais il est également refuge lorsque l'être l'aspire au néant.

« Le désirable et le sublime », j'en ai conscience, est un film qu'on raconte mal parce que justement il donne à penser plus qu'à voir. Disons que l'idée d'une société nouvelle, de rapports différents entre les hommes sont constamment présente au cours des séquences qui sont une justification de Sisyphe. Qu'importe après tout, si le rocher roule à nouveau vers la vallée, la récompense de l'homme est dans l'accomplissement de son être et cet accomplissement atteint son paroxysme justement dans cet effort, par cet effort, qui est la justification de sa présence sur cette terre.

AI-je aimé ou n'ai-je par aimé ce film que j'ai vu deux fois ? La question ne se pose pas, ou, plutôt j'ai essayé plus haut de déterminer sans grand succès ce que j'espérais trouver dans le cinéma. Le problème consiste à poser la question autrement. Ce cinéma est-il essentiel ? Correspond-il à une forme d'expression complémentaire à l'analyse par le livre ? Je répond « Oui », sans m'avancer à déterminer très clairement pour qui il est nécessaire. S'agit-il encore de cinéma ?

De toute manière, ce film qui vient du surréalisme se rattache au classicisme en ce sens qu'il concourt à décortiquer l'état second de l'être pour le ramener à la pureté originelle. Ce fut l'œuvre de vénérables moralistes, de philosophes subtiles, de prophètes dogmatiques et envahissants pendant des siècles. Alors, pourquoi pas le cinéma où l'image, lorsqu'elle est de qualité, peut non seulement souligner mais alléger la réflexion.

Maurice JOYEUX

Les cahiers des amis de HAN RYNER

Trimestriel

3, allée du château — 93-PAVILLON-SOUS-BOIS

Directeur : Louis SIMON